

INTERRÈGNE
Nathaniel Mendès II



Jonathan Mangez

à Emmanuelle

1. IVRE À CINQ HEURES UN JOUR DE SEMAINE

Pour que cet intervalle à l'intérieur duquel j'évolue continue d'en être un, il faut que je fasse tenir ensemble son point de départ et son point d'arrivée. Sinon, si ses deux extrémités s'évanouissent dans le lointain chacune de son côté, il ne me restera plus qu'à patiner sans fin dans mon ornière. Mais comment faire ?

Après quelques minutes passées sur la banquette du *Roskam* un frisson d'un genre particulier gagne le buveur, qui le quitte dès qu'il sort du café, et l'y attend jusqu'à la prochaine fois.

Penchée en avant au-dessus de la table, le menton appuyé sur la main, Muriel me regarde. Elle plisse ses petits yeux noisette. Elle fait la conversation seule ; je n'ai qu'à ponctuer de temps en temps son flot de paroles d'une plaisanterie qui la fait rire doucement. Muriel est un peu folle, mais d'une folie agréable.

Je tangué entre les tables et le bar vers la porte vitrée du W.C. Il n'est pourtant que cinq heures de l'après-midi, et c'est un mercredi tout à fait ordinaire. Johan, le patron, connaît ses habitués : ce sont des buveurs modérés. Ils ne poussent jamais l'ivrognerie assez loin pour qu'elle devienne une mise en cause radicale des bornes à l'intérieur desquelles se déroule leur existence. Il doit se dire que je suis comme eux, pourtant je bois justement pour glisser hors de ces bornes.

Sur le seuil, l'air sent bon et sa fraîcheur est agréable. Je redescends vers la Porte de Flandre en marchant au milieu de la rue. Les pavés des rues sont toujours bien scellés, ils ne branlent plus sous les pieds comme il y a vingt ans. Il y avait alors, à certains endroits, des interstices au fond desquels les mégots de cigarettes et le crottin de cheval se sédimentaient depuis le temps de Charles Quint (c'est du moins ce que j'imaginai). Muriel m'a dit que je pourrais la retrouver à l'*Archiduc* plus tard dans la soirée. J'ai pris

vers les quais par la rue du Chien marin. Je fais un détour par l'église Saint-Jean-Baptiste-du-Béguinage. Bien que sa façade ait été sablée il y a une quinzaine d'années – elle avait alors retrouvé pour un temps court « la beauté neigeuse d'une communiante » que lui trouvait Baudelaire –, les colonnes, les niches vidées de leurs statues, les guirlandes de fruits et les pots à feu (mot qui disparaîtra tout à fait de l'usage quand disparaîtra ce qu'il désigne) sont gris-brun. La Madone du porche a la tête d'un boxeur de vieux film américain. J'ai assisté à une messe ici, quand il y en avait encore : la vingtaine de fidèles en manteaux d'hiver se tenaient la main, tandis qu'au sommet des colonnes des anges joufflus soufflaient un vent glacial.

J'escalade les marches de la galerie des Princes. La librairie *Tropismes* va fermer. Enrico ajuste les panneaux de bois derrière les vitres de la porte d'entrée. Je tourne à droite dans la galerie de la Reine. Un regard se pose sur moi depuis la terrasse du *Mokafé*.

2. SAÏD

Je trouve Saïd à la *Taverne du Passage*, son profil sec et nerveux penché vers un livre posé devant lui sur une nappe blanche. Il tourne vers moi un regard distrait, me reconnaît, me tend la main.

Je n'ai jamais compris la personnalité de Saïd. Ce que je sais, c'est qu'un homme comme lui n'aurait pas pu devenir antisémite, ni complotiste, ni idolâtre, ni fanatique ; et cela, non parce qu'il aurait étudié attentivement le *Traité sur la tolérance* de Voltaire, mais pour avoir expérimenté, un soir, alors qu'il était encore adolescent, la voracité du néant. L'angoisse qui, sans raison apparente, s'est alors emparée de lui, a fait tomber de lui, comme de vieux morceaux d'écorce racornis, tous les éléments constitutifs de son « identité » - lui rendant étrangers sa religion, son milieu, et jusqu'à son père et sa mère, et le privant presque de l'usage de la parole. Il n'était pas loin du suicide, m'a-t-il souvent expliqué, et aucune illumination spirituelle n'aurait pu lui venir en aide. C'est la rencontre de la psychanalyse qui l'a sauvé. Cette expérience du néant, qui l'a transporté dans l'œil du cyclone, lui a aussi, paradoxalement, épargné les effets les plus dévastateurs de celui-ci. C'est que, pour pouvoir s'abandonner au délire de persécution, à la haine, à la soif de vengeance, encore faut-il donner prise à toutes ces passions, et Saïd, quant à lui, dépouillé qu'il s'est trouvé de toute appartenance, était désormais trop nu, trop seul pour elles. Mais, si l'expérience de l'angoisse l'a mis à l'abri du ressentiment et de la rancœur, elle ne l'a pas rendu incapable de se battre – au contraire, elle a développé chez lui une aptitude à trouver les failles cachées de tout dispositif de pouvoir. Elle lui a assigné la subversion comme vocation, et l'a mené vers l'écriture et la fondation d'une revue, où ont paru tous ses textes, et, depuis dix ans, tous les miens.

En mangeant une bouchée de poulet, il me propose de donner pour titre à la prochaine livraison de la revue – plutôt que « L'érotisme » comme nous l'avions prévu – « L'amour ». Malgré mon ivresse, je ne parviens pas à dissimuler mon

désappointement. « Pourquoi pas ? » m'entends-je lui répondre sans conviction. Il fait semblant de ne pas remarquer mon embarras.

Saïd est un cœur d'élite. La femme qu'il aime est pour lui ce qu'est pour le mystique le Dieu dans lequel il s'abîme. L'amour, tel qu'il le vit, est une jouissance infinie, et est sans rapport avec la jouissance idiote à laquelle on donne communément son nom, qui réduit la femme à un objet et lui ravit son âme. Il compare cette jouissance-là au fétichisme de la marchandise dans la société capitaliste. J'ai un jour tenté de lui suggérer que cette jouissance qu'il appelle idiote, d'une part, et d'autre part cette jouissance qui seule trouve grâce à ses yeux, ne sont peut-être pas séparées par une frontière aussi infranchissable qu'il le dit, et qu'il y a peut-être entre elles une continuité ; il ne m'a rien répondu.

Nous sortons par la porte latérale donnant sur la rue des Bouchers pour fumer une cigarette, je passe au comptoir pour régler ma part et je m'en vais, sans avoir reparlé de la revue.

3. MURIEL

Muriel prétend discerner des oiseaux exotiques – des toucans, plus précisément – dans le motif du tissu râpé des banquettes de l'*Archiduc* ; j'essaie de lui démontrer qu'il s'agit d'une représentation vaguement cubiste des hublots, échelles et cheminées d'un paquebot. Depuis que nous sommes installés, elle a déjà deux fois tenté en pure perte d'attirer l'attention d'un jeune homme au regard candide appuyé au comptoir près de l'entrée des toilettes. Elle le connaît pour l'avoir fréquenté dans le milieu du cinéma, et je me demande comment elle fait pour ne pas voir que les femmes ne l'intéressent pas ; à moins que ce ne soit justement ce qui lui plaît chez lui. Elle finit par monter avec lui vers le fumoir du second étage, en m'adressant un regard moqueur et en tortillant de la croupe dans l'escalier à mon intention. Je demande à la serveuse venue débarrasser la table de m'apporter un autre *femme fatale*. Dix minutes plus tard, Muriel est de retour. « Les hommes sont mous », dit-elle avec un air boudeur en s'asseyant près de moi.

Plus tard : Un frisson électrique circule entre elle et moi pendant que nous dansons. Il y a un bref échange de regards embarrassés, qui fait encore accélérer mon rythme cardiaque. Muriel se laisse embrasser dans le cou à la fin de la chanson.

Il est une heure du matin, et, comme nous sommes en semaine, les clients se font rares. Muriel, ivre, s'est accroupie dans l'urinoir voisin du mien, la jupe retroussée. Sa culotte est entortillée entre ses chevilles. Penchée en avant, immobile, elle laisse échapper un filet d'urine invisible qui chuinte et gargouille dans le conduit d'évacuation. Elle me sourit et se relève en remontant sa culotte. Je tapote contre la paroi de séparation des urinoirs et lui murmure : « tiens, qui v'là ? C'est Arthur, qui a l'bout dur ! » Elle se rembrunit, achève rapidement de se rajuster devant le miroir du lavabo, et part en faisant voler brutalement la porte battante, qui continue à se balancer en me montrant puis en me cachant puis en me montrant de nouveau l'inscription : « la

haine est la colère des faibles ».

J'essaie de la convaincre de me permettre de la raccompagner, et elle ne refuse pas, mais me demande d'attendre encore un peu, parce qu'une amie devait la rejoindre ici et qu'elle ne veut pas partir sans l'avoir saluée. Elle me parle maintenant, comme si nous nous fréquentions quotidiennement depuis l'enfance et que j'étais un confident attiré, de toutes sortes d'histoires sans intérêt auxquelles je ne comprends rien, de disputes avec sa sœur au sujet d'une maison familiale dont chacune se prétend la légitime propriétaire, de ses amis, de ses lectures, etc.

Deux heures du matin : je ne sais pas ce qui est arrivé : soudain, quand je me penche vers Muriel pour l'embrasser, elle me regarde comme si elle venait de découvrir que la peau grasse et grêlée de mon visage est en plus criblée de points noirs, que mon haleine est infecte et mes yeux, injectés de sang. Elle a un mouvement de recul instinctif, et je retombe sur la banquette avec un rire gras.

Un quart d'heure plus tard : elle me regarde maintenant avec l'air à la fois amusé et farouche qu'une petite fille réserve à un monstre de foire. Son amie est arrivée entre temps, et Muriel ira dormir chez elle.

Trois heures du matin à l'horloge de l'hôtel de ville : je ris tout seul, couché sur la Grand'Place.

« Viens dans l'Ouvert, ami », murmure Hölderlin à mon oreille juste avant que je ne m'endorme en frissonnant dans mon lit de célibataire.

4. PROMENADE EN FORÊT

à huit heures du matin je me vomis moi-même, avec mon conformisme et ma médiocrité. Je m'habille, sors dans l'air froid. Il fait gris mais il ne pleuvra pas tout de suite. Je prends le métro jusqu'à Montgomery, puis le tram 44 en direction de Tervuren. Je descends à l'arrêt Drève des brûlés, et marche dans la forêt vers le Rouge-Cloître.

L'histoire de ma famille paternelle est inscrite, non d'un trait continu, mais en pointillé sur les chemins de la forêt de Soignes. Mon grand-père, mon père et moi sommes tous trois passés ici distraitemment quand nous étions enfants, sans qu'aucun de nous ne se préoccupât de savoir sur les traces de qui il marchait, ni qui lui succéderait.

Je voyais devant moi une nappe de brume opaque, faite de toute la fausseté et de toute la laideur que je m'arrangeais d'habitude pour ne pas voir, mais qui n'avait pas pour autant disparu. Il me fallait traverser cette brume ; je devinais une sorte d'appel venant de l'autre côté, qui m'aiderait à m'orienter.

Il est temps que je procède à une rectification de mon dernier relevé topographique du monde actuel, et à un nouveau calcul de ma position en lui. Première erreur à corriger : dans ma précédente analyse, j'ai très largement sous-estimé la propension humaine à accepter et à perpétuer un ordre jamais remis en question. L'être humain – y compris moi-même – a besoin de se sentir emprisonné dans un maillage très serré d'institutions et de règlements pour ne pas devenir fou d'angoisse. Seconde erreur : croire que ce maillage, qui nous soutient mais peut aussi bien nous étouffer, est éternel, alors que la nécessité qui lui est inhérente de faire oublier que quelque chose l'a précédé, et que peut-être aussi quelque chose lui succédera, est justement la preuve de sa fragilité.

Troisième erreur : Croire que ceux dont le mode de vie est éloigné du nôtre sont

nécessairement plus libres que nous. Nous voyons bien que partout les humains doivent obéir à une série de commandements auxquels le moindre manquement entraîne comme sanction la marginalisation ou la folie, mais les étrangers semblent être moins serrés que nous par cette nécessité. Nous croyons être, avec nos semblables, les seuls qu'un réseau d'interdits et d'obligations enveloppe et entrave d'une façon si étroite, tandis que les autres ont l'air d'évoluer librement dans un élément hospitalier. C'est que, là où ce n'est pas *notre* loi qui est d'application, nous imaginons qu'aucune autre loi ne la remplace – ou en tout cas que toute autre loi est forcément moins sévère que la nôtre. Mais partout et toujours l'être humain doit faire tenir ensemble les deux extrémités entre lesquelles se situe son monde, sous peine de voir ce monde se défaire ; et c'est seulement au prix d'une organisation très stricte de son séjour terrestre qu'il parvient à éviter la dispersion qui le menace en permanence ; et, en comparaison de la lutte indispensable contre une telle menace, les aspirations à la liberté comptent pour presque rien.

Le plus souvent, par les bouches des humains, il semble ne sortir absolument rien qui vienne véritablement d'eux : c'est le langage qui parle tout seul à travers eux, et qui se présente à lui-même tous les lieux communs et formules toutes faites qu'il possède en réserve. Certes, le langage nous propose toujours des formules appropriés aux circonstances, mais seulement au sens où sont appropriées à un enterrement les phrases stéréotypées, les mines compassées et les enregistrements de musique fade tournant en boucle qu'une entreprise de pompes funèbres met à la disposition de ceux qui ont perdu un proche.

C'est surtout dans sa vie professionnelle que l'humanité d'aujourd'hui apprend à faire sienne l'organisation présente de la vie. Le travailleur parfait, tous secteurs confondus, est celui qui se borne à appliquer des procédures, sans que son inconstance et sa finitude de mortel ne viennent les parasiter. On met surtout en avant la capacité d'un homme à se rapprocher de la machine, puis on plaque sur lui une biographie émouvante

La mort fixe dès maintenant pour moi une limite au-delà de laquelle il n'y a plus de raison que je me plie à aucune exigence. Personne ne peut mourir à la place d'un autre, et personne ne peut non plus connaître pour un autre les conditions dans lesquelles son travail peut être une création plutôt que la reproduction morbide d'un ordre absurde. – Encore faudrait-il que l'accès à une telle connaissance ne soit pas systématiquement barré.

Mais tout ça ne suffit pas à expliquer le malaise ambiant - ce malaise causé par le fait que la sévérité des normes en vigueur ne suffit pas à vaincre, mais au contraire aggrave la déliquescence de la civilisation.

Une feuille morte et son reflet courent à la rencontre l'un de l'autre et se rejoignent à la surface de l'étang du Rouge-Cloître que rident les remous laissés dans son sillage par une foulque ou est-ce une poule d'eau ? Le plan d'eau dédouble le paysage d'automne et en approfondit la tristesse.

Souvenir d'une conversation :

« Ce qui rend fausse la situation à l'intérieur de laquelle nous vivons aujourd'hui, c'est qu'un événement décisif, qui a eu lieu il y a longtemps, n'est pas encore parvenu à notre connaissance. Nous sommes déjà engagés dans une autre histoire, mais les signes par lesquels ce changement se manifeste sont noyés dans le vacarme produit par un monde qui est déjà révolu, mais qui pourtant restera encore longtemps notre monde. » C'est ce que le Philosophe répétait encore une fois, un soir d'hiver, après la fin de son séminaire du samedi, alors que lui et quelques uns de ses auditeurs habituels s'étaient réunis dans une brasserie. Un étudiant un peu naïf lui a demandé si l'événement auquel il faisait allusion était la mort de Dieu proclamée par l'insensé du paragraphe 125 du *Gai Savoir*. Le Philosophe, avec un sourire bienveillant et un plissement discret de ses yeux bleu pâle, a répondu que, si Nietzsche était le premier à avoir vu que la secousse produite par ledit événement avait ouvert sous les pieds des hommes modernes un abîme

plongeant jusqu'au commencement grec de l'histoire européenne, cependant son interprétation de cet événement était encore bien dans la manière de la philosophie européenne de laquelle il prétendait se démarquer. Ceux qui étaient autour de lui savaient que seul Heidegger avait selon lui pensé cet événement dans toute son ampleur. L'étudiant, qui subodorait dans les paroles du Philosophe quelque relent d'un messianisme suspect à ses narines, demanda si Heidegger – et le Philosophe avec lui – n'étaient pas trop optimistes d'attendre avec confiance un nouveau commencement... le Philosophe n'attendit pas qu'il eût fini pour lui répondre que Heidegger n'était nullement optimiste, qu'il envisageait la possibilité que l'humanité soit engagée dans un déclin irréversible, et aussi celle d'une série de catastrophes capables d'éteindre toute vie sur terre. Mais la possibilité de la perte fait aussi entrevoir – à ceux qui le veulent bien – la puissance de l'afflux de ce que Heidegger nomme l'Être, lequel, ici et maintenant, nous appelle à ménager un lieu où l'accueillir. Du reste, sciemment ou non, nous le lui aménageons, ce lieu : mais aujourd'hui il ressemble à un chantier de démolition plus qu'à une maison habitable. Quoi que nous fassions, et que nous le sachions ou non, l'Être est notre hôte. « Et c'est là toute la portée qu'il nous est permis de donner, en cet âge particulièrement sombre de l'histoire humaine, aux mots fameux de Hölderlin qui sont devenus une rengaine qu'on fredonne sans en comprendre le sens. » (Je pense à Saïd qui dit parfois : « là où est ce qui sauve est aussi le plus grand péril ».) « Pendant toute l'histoire de la métaphysique, a poursuivi le Philosophe, il n'était pas possible de ne pas ignorer l'Être ; aujourd'hui, il n'est plus possible de ne pas prendre connaissance de la puissance de son déferlement, car il ne laisse rien en place. De même que c'est par trahison que l'Être s'est dérobé aux penseurs grecs et à tous leurs successeurs jusqu'à Nietzsche, les laissant embrasser les oripeaux desquels il s'était dès le départ dégagé sans qu'ils s'en aperçoivent, de même c'est aussi par trahison qu'il s'impose à nous, hommes de l'âge du nihilisme à son comble, en nous rendant vains ces mêmes oripeaux desquels pourtant nous ne demandions qu'à nous contenter. » Une des personnes de l'assistance a continué : « c'est pourquoi il nous faut affronter l'abîme de l'Être, sans espérer trouver dans notre héritage quelque chose à quoi nous puissions

nous accrocher. »

Ce qui nous met en danger, pensé-je en remontant la drève des Enfants noyés, ce n'est pas tant le maelström qui gronde sous nos pieds et veut nous engloutir, que notre répugnance à user des moyens que ce maelström lui-même met à notre disposition pour nous protéger contre lui. Dans la nouvelle d'Edgar Poe, le pêcheur parvient à survivre au tourbillon en s'accrochant aux objets qui passent à proximité de lui, et en tenant compte des lois physiques particulières à ce phénomène, qui ne sont en vigueur nulle part ailleurs, et qu'il ne connaissait pas jusqu'alors, mais qu'il a su analyser et utiliser à son avantage dès qu'il est entré dans la zone où elles ont cours. Mais il n'y parvient que grâce à une lucidité extrême qui lui a été accordée par miracle au moment opportun. Or, le plus souvent, c'est le contraire qui se produit : le péril ne suscite pas en nous un surcroît de vivacité intellectuelle, mais plutôt une tendance à la distraction, à la dispersion, voire à la somnolence. Un accusé placé en face d'un juge trop sévère préférera s'endormir sur son siège plutôt que d'être obligé d'emprunter à ce juge lui-même son langage monstrueusement formel pour lui répondre. Et il y a autre chose : le caractère graduel de la destruction. L'abîme qui nous dévore morceau par morceau ne nous fait jamais hurler d'effroi ou de douleur (sauf certains êtres, comme Saïd, dont je revois les joues et le front ruisselants, comme s'il pleurait par tous les pores de la peau de son visage, quand il me disait : « le néant, c'est l'horreur... et tout le reste est mensonge ! »), parce que jamais nous ne nous voyons nous-mêmes d'assez loin pour remarquer la disproportion des forces entre lui et nous et le caractère inéluctable de notre perte : nous vivons seulement cette perte au jour le jour, oubliant progressivement ce dont nous avons déjà été spoliés, et incapables d'imaginer à l'avance ce qui nous attend. *Chaque jour vers l'Enfer nous descendons d'un pas, / sans horreur, à travers des ténèbres qui puent.* Et cette descente nous est facilitée par les anesthésiques qui sont toujours à notre portée, qui font partie du kit que la civilisation nous fournit dès notre venue au monde, et auxquels nous développons immédiatement et à notre insu une assuétude inguérissable – et les médicaments, l'alcool et la drogue ne sont pas les

plus ravageurs d'entre eux. Face au danger que constitue cette lente succion, les paroles du Philosophe, et même les livres de Heidegger, ne me sont que d'un secours limité. Et ce danger ne vient pas de quelque chose qui n'aurait pas encore commencé à me nuire : il vient d'une chose qui commence à agir sur un être humain dès avant sa naissance, et auquel pour ainsi dire on est déjà habitué avant même d'être en mesure de comprendre qu'elle est nocive pour nous. De là l'impossibilité de lui échapper complètement.

Les égarés d'aujourd'hui, desquels je fais partie, ne peuvent pas voir que la possibilité qui s'offre à eux, et à laquelle ils accordent la plus haute importance, de choisir entre différents modes de vie apparemment très éloignés les uns des autres, ne leur est ouverte que par leur acceptation sans réserve d'une chose qu'ils n'ont pas choisie. Tous les choix apparemment libres que propose la vie d'aujourd'hui se découpent sur le fond de ce non-choix originel. C'est la raison pour laquelle l'obligation sans cesse renouvelée de faire des choix à travers lesquels nous croyons à chaque fois entrer en possession de notre destin détruit en nous tout ce qui nous restait de calme et de discernement, nous plonge dans une panique qui finit par altérer profondément notre perception du monde. Nous prêtons alors à l'univers minuscule au sein duquel nous évoluons une fausse profondeur, qui fait paraître essentielles les choses les plus insignifiantes.

Il s'est mis à pleuvoir pendant que je traversais la drève de Lorraine en direction de Fort-Jaco. Nous ne pouvons comprendre que la rage impuissante dans laquelle nous nous enfonçons n'est que la contrepartie de notre surexcitation, et que l'une et l'autre, rage et surexcitation, sont causées, non par quelque chose de réel, mais par de simples images, devenues pour nous, il est vrai, plus réelles que les êtres réels – de simples images auxquelles notre délire prête vie à chaque instant, et qu'à chaque instant aussi nous pourrions écarter, mais nous ne le faisons pas. Il faudrait pour cela se réveiller, et découvrir autour de soi l'abîme au milieu duquel on errait en somnambule.

En montant dans le tram 92, je me souviens d'un début de phrase de Heidegger : « les pâtres, invisibles, habitent au-delà de la terre dévastée, qui ne doit plus servir qu'à assurer la domination de l'homme... » En suis-je un, moi, de pâtre ? Me demandé-je en regardant la pluie ruisseler sur la vitre du tram. De toute évidence, non. Alors ?

5. CLAIRE

La lumière des phares d'une voiture inaudible balaie les moulures du plafond. Les arêtes des murs hésitent pendant quelques secondes entre divers arrangements : elles veulent d'abord reproduire autour de moi le volume de ma chambre d'adolescent, puis celui d'un petit appartement où j'ai vécu avec Claire ; mais elles finissent par retrouver, parmi toutes ces dispositions, celles du salon de mon appartement actuel. La porte d'entrée aussi se promène un peu avant de revenir au bon endroit. Les meubles, qui avaient profité de la pénombre pour changer de taille et de position, ont repris leur place à une vitesse vertigineuse et retrouvé une parfaite immobilité. Je me redresse en sursaut sur le canapé. Quand je me suis endormi, les objets baignaient encore dans la dernière lueur du jour d'automne ; maintenant ils luisent sous l'éclairage orange froid du réverbère situé en face de ma fenêtre. Il me reste le temps de prendre une douche avant de retrouver Claire au *Mokafé*.

Pendant ma sieste, j'ai rêvé de la maison que nous avons occupée jusqu'à mes six ans, à l'entrée de la rue principale d'un petit village. Je suis souvent passé sans le voir devant son petit jardin carré dont le vert vif inondé de soleil contrastait avec le grand mur rouge contre lequel je jouais au tennis avec mon cousin. Il m'attribuait le rôle de John McEnroe, le sale caractère, et prenait celui de Björn Borg, ou de Mats Wilander, qui venait de remporter un tournoi du grand Chelem et qui est depuis longtemps tombé dans l'oubli. En face, il y avait la vieille ferme dont madame Verdun (à l'arrière-plan de la bataille de Verdun qu'évoquaient les cours d'histoire, j'ai toujours vu le visage ridé, les petits yeux éteints et les cheveux frisés de notre voisine) occupait deux pièces donnant sur la rue : une cuisine avec un carrelage en échiquier et un salon toujours obscur, qui sentaient la soupe et le poil de chien. On entrait par une cour pavée fermée par une énorme grille en fer forgé rouillé. Sur un autre côté, il y avait une maison mystérieuse entourée de pins qui sentaient le médicament ; plus loin vers l'extrémité du village, une famille nombreuse pauvre, puis la maison d'un de mes camarades de

classe. Derrière, une propriété entourée d'un mur de briques, parmi les grands arbres de laquelle une vieille bâtisse au nom tchékhovien abritait un orphelinat. Ce minuscule territoire présentait plus de variété et de contrastes à mes yeux d'enfant que je n'en discerne aujourd'hui, avec mes yeux d'adulte, dans le monde entier.

Sur la table de la cuisine, une assiette contenant les débris d'une coquille d'œuf, une croûte de pain et une boîte de thon *rio mare* vide, à laquelle son couvercle recourbé est encore attaché par un bord : les restes du repas que j'ai pris en revenant de la forêt de Soignes. Je jette les restes à la poubelle et dépose l'assiette sur la pile de vaisselle sale qui occupe l'évier, puis me dirige vers la salle de bain. Sous la douche, je repense à l'époque lointaine où Claire et moi projetions de nous marier. Une note de Kafka, écrite soixante-six ans jour pour jour avant la naissance de Claire, exprime, mieux que je ne pourrais rêver d'y parvenir, mon état d'esprit d'alors : « le coït considéré comme châtement du bonheur de vivre ensemble. » Kierkegaard et Kafka ont su rester pendant toute leur vie à la hauteur de cette terrible décision de rompre leurs fiançailles. On ne peut pas en dire autant de moi : j'ai eu plusieurs liaisons, que je savais secondaires et sans avenir, mais qui me procuraient une satisfaction vaniteuse. Surtout, je me suis abruti au moyen d'expédients dont mes écrivains favoris n'auraient pas voulu.

Claire s'est mariée rapidement après notre séparation, et son mari s'est tout de suite opposé à ce qu'elle et moi gardions le moindre contact – opposition que nous contournons souvent. Cela nous est facilité par les fréquents voyages que doit effectuer son mari en sa qualité de cinéaste d'avant-garde en vogue.

« NATHANIEL ! » le cri de Claire, qui est encore à l'entrée de la galerie, m'a rejoint sans peine devant la porte du *Mokafé*. Sa voix n'est pas à proprement parler puissante, mais plutôt tellement légère qu'elle sautille sans difficulté au-dessus de n'importe quel brouhaha, y compris celui d'une galerie commerçante à six heures et demie du soir. Elle est élégante : robe noire moulante décolletée, rouge à lèvres très vif. Ce qui me

plaît le plus chez elle : ses chevilles. Elle m'envoie une bouffée de Shalimar en enlevant son manteau. Avant même d'être assise, elle me reproche d'être passé devant elle sans la voir la veille : « j'étais assise en terrasse. Tu étais complètement ivre et tu marchais très vite. Je ne sais pas avec qui tu avais rendez-vous, mais tu étais visiblement pressé de le – ou de *la* – rejoindre ». Elle fait attendre le serveur pendant deux minutes avant de lui demander si la Karmeliet n'est pas trop sucrée, et finit par commander une Karlsberg comme d'habitude. Elle commence tout de suite à me parler d'une récente affaire d'agression sexuelle dans le milieu du cinéma – encore une –, en adoptant un ton qui signifie : « il va de soi que tu es d'accord avec moi pour dire que ce que toutes ces femmes ont subi est horrible », alors qu'elle sait très bien que ce genre d'affaire ne m'inspire en général que des sarcasmes paresseux ; et je lui réponds, fidèle à moi-même, que si les jeunes femmes étaient moins attirées par les producteurs de cinéma, les traders et les hommes politiques, et plus par les écrivains, il n'y aurait pas autant d'histoires de harcèlement et de viol. « C'est vite dit », répond-elle froidement en regardant ailleurs. Je sais ce qu'elle pense : je n'ai moi-même pas toujours été irréprochable avec les jeunes femmes que j'ai croisées sur mon chemin. Elle sort son téléphone portable.

Claire ne laisse rien passer. Dans sa vie professionnelle comme dans son ménage ou avec ses amis, elle est celle qui se charge de rappeler à l'autre ceux de ses devoirs qu'il aurait justement aimé oublier. Elle pousse les gens à bout de cette façon, et, quand enfin ils laissent exploser leur rage contre elle, elle leur fait comprendre que, si elle n'était pas là pour les aider, ils seraient dans les ennuis jusqu'au cou. Elle a décidé de me mettre en contact avec un de ses amis qui pourrait me trouver un emploi enfin digne de moi. Je n'ai aucune envie de rencontrer cet ami, ni de parler emploi ce soir, mais je lui promets de lui obéir pour qu'elle me laisse tranquille. Elle me demande aussi si j'ai suivi je ne sais quelle recommandation qu'elle m'avait donnée la dernière fois, et se fâche en apprenant que je ne l'ai pas fait. Je la supplie de me laisser tranquille.

« Non, je ne te laisserai pas tranquille », me répond-elle. Elle s'est donné pour

mission de, comme elle dit, « me ramener du côté de la vie ».

Quand elle en a fini avec mon cas, elle semble attendre que je me décide à m'intéresser à elle, à lui demander de ses nouvelles, à lui poser des questions concernant son nouvel emploi (j'avais oublié qu'elle en avait changé). « Tu ne me demandes même pas comment ça se passe pour moi... ? » minaude-t-elle, et, sans attendre de réaction de ma part, elle répond à la question que j'étais supposé lui poser.

Un des divertissements préférés de Claire consiste à faire allusion à une nouvelle récemment rapporté par les médias, puis à simuler un profond étonnement quand je lui dis que je n'en ai pas entendu parler. Cette fois, il s'agit du cafouillage de l'État belge dans la gestion du vieillissement des centrales nucléaires du pays. J'en profite pour la provoquer gentiment.

« Qu'est-ce que ça peut me faire ? Je ne serais pas mécontent de mourir aujourd'hui même, pourvu que ce soit sans douleur et que ça aille vite, alors tu comprends que le sort du pays, et même celui du monde entier, me laisse indifférent.

– ça va ? Tu es content de toi ? » répond-elle en fixant sur moi ses grands yeux pâles pleins de réprobation.

Dès que j'ai fermé la porte de rue derrière nous, elle m'enlace dans la pénombre du vestibule, m'embrasse en glissant sa langue fine dans ma bouche. Elle monte devant moi, m'attend devant la porte de l'appartement. Nous nous embrassons encore avant d'entrer.

Une nouvelle dispute éclate pendant que nous nous déshabillons de part et d'autre de mon lit défait. Exaspéré, je me rhabille et sors en laissant Claire seule dans mon appartement de célibataire. Je marche pendant deux heures dans les rues du quartier, puis je me couche sur un banc public pour fumer une cigarette. Une jeune femme apparaît dans l'encadrement d'une fenêtre éclairée, regarde dans ma direction sans me voir, puis disparaît. Je retourne à l'appartement et vais tout de suite m'allonger sur le

canapé du salon. Claire entre sans faire de bruit, nue, et me demande, en se cachant à moitié derrière le chambranle de la porte, si je n'ai pas envie de la rejoindre.

La nudité de Claire suscite autour d'elle une atmosphère d'animalité sauvage. Le calme de son regard et de ses mouvements, semblables à ceux d'une dompteuse de fauves qui m'inviterait à m'approcher de ces bêtes redoutables qui lui obéissent docilement, me démonte, et me fait si bien perdre la notion de mon propre corps que je suis surpris en découvrant que ma pine dressée est dure comme la pierre. Contre toute attente, ça ne marche pas trop mal cette fois-ci. En enfilant Claire, mon agitation atteint un paroxysme qui ouvre sur une paix profonde, propice à la volupté. L'affairement tranquille de Claire en dessous de moi est si déroutant que je dois dissimuler mon visage dans mes cheveux au moment du spasme final.

Elle se coince un morceau de papier wc entre les cuisses, puis, en tirant la couverture sur ses épaules frissonnantes, commence à m'adresser des reproches, mais des reproches d'une autre nature que ceux d'il y a trois heures au *Mokafé*. Elle me demande pourquoi je n'écris plus.

– J'écris encore, mais tout ce que je produis passe directement de mon bureau à la corbeille à papier, à part quelques aphorismes que je mets de côté pour plus tard ou jamais. Je n'ai plus la vigueur nécessaire pour me lancer dans la composition d'un livre...

– Si tu buvais moins, tu la retrouverais, cette vigueur...

– Peut-être, et peut-être pas. Mon problème, c'est que j'ai toujours tenté d'écrire comme Proust ou comme Joyce, mais, même si mon génie égalait le leur, et c'est loin d'être le cas, il ne serait pas possible, ni même souhaitable, que j'y parvienne : on ne peut plus écrire comme ça aujourd'hui. Derrière la voix d'un écrivain, on entend inévitablement le bruit de fond propre à son époque ; si quelqu'un essaie de modeler sa voix sur celle des génies des siècles précédents, ça rendra un son ridicule, un peu comme si un musicien de l'âge de la musique électronique essayait de copier

littéralement le style de Louis Armstrong en 1925. Miles Davis avait très bien compris ça...

– Eh bien, maintenant que tu l'as compris aussi, qu'est-ce que tu attends pour te remettre au travail ?

– Ce n'est pas si facile que ça... (maintenant c'est moi qui parle et elle qui écoute en se contentant de faire de brèves remarques pour me relancer, alors qu'au *Mokafé* c'était l'inverse. Le passage au lit entraîne toujours ce changement.) Il y a aussi le fait que j'écris en sachant que je serai lu par une dizaine de personnes, grand maximum...

– Mais parmi ces dix personnes, il y a *moi*, mon cher... » dit-elle en riant. Elle m'embrasse sur la joue, se lève, disparaît dans la salle de bain, réapparaît cinq minutes plus tard tout habillée. Je ramasse mes vêtements autour du lit et m'habille à mon tour pour la raccompagner.

Une fois rentré de chez elle, je m'assied devant mon bureau, ouvre mon cahier et commence à écrire. Toutes mes difficultés de ces dernières années, pensé-je, viennent de ce que j'ai omis de tenir compte du fait que ma vie se déroule à l'intérieur d'un temps de transition.

Ceux qui ont réellement rompu avec le passé sont déjà engagés – fût-ce à leur insu – dans l'approche de ce qui est plus ancien que ce passé, et qui pourtant ne passe pas, mais continue au contraire à venir. Aussi le « passé » ne leur offre-t-il plus aucun appui.

Inconvénient d'une situation intermédiaire : ne pouvoir prendre appui sur rien, voir s'effondrer instantanément tout ce qu'on cherche à édifier. C'est l'état qui nous est naturel, et toutefois le plus contraire à notre inclination. Il s'agit de faire de la transition elle-même un lieu de séjour, en s'y aménageant une habitation provisoire. Seul le langage peut procurer les matériaux pour une telle habitation.

Il s'agit de bâtir son nid sur les flots, comme, d'après Kierkegaard, le fait je ne sais

plus quel oiseau de mer.

Je commence à écrire :

Je cherche ce qui est toujours déjà perdu – ce que le mot cache derrière lui une fois qu'il est dit, et qui n'existait pas avant qu'il ne soit dit. C'est maintenant qu'il me faut reprendre cette vie cachée que j'ai traversée sans y prendre garde, parce que j'étais accaparé par les images desquelles elle est l'envers.

Puis :

Pour que cet intervalle à l'intérieur duquel j'évolue continue d'en être un, il faut que je fasse tenir ensemble son point de départ et son point d'arrivée. Sinon, si ses deux extrémités s'évanouissent dans le lointain chacune de son côté, il ne me restera plus qu'à patiner sans fin dans mon ornière. Mais comment faire ?

6. CHEZ MA MÈRE

– Que fais-tu dimanche prochain ? As-tu lu la coupure de journal que je t'ai donnée ? Ton propriétaire est-il venu remplacer ta porte ? Pourquoi n'as-tu pas répondu à mon dernier email ? Dis-moi au plus vite si tu es libre le premier de l'an, pour que je puisse m'organiser. As-tu reçu l'invitation de ton cousin ? Et tu n'as pas encore répondu ?

– Avec toi, maman, il y a toujours une négligence à réparer, un retard à rattraper, une offense à venger...

– Que veux-tu dire ?

– Je veux dire que ta conception de ma vie ne me laisse aucune occasion de me demander si ça a un sens de courir toujours comme un fou.

– Mon pauvre chou, c'est l'impression que tu as ? Tu me comprends mal, je ne veux vraiment pas te stresser. Mon seul désir est que tu sois heureux.

– Je n'en doute pas. Mais le plus grand bonheur que tu puisses imaginer *pour moi* c'est d'arriver à la mort sans avoir jamais rien rencontré qui puisse me séparer de toi – rien, pas même mes propres arrière-pensées.

– Comme un fils peut se tromper sur les sentiments de sa mère ! tu...

– As-tu commencé à lire le livre que je t'ai offert ?

– Lequel ? Ah oui, *Du côté de chez Swann*. C'est trop compliqué pour moi. J'aimerais que tu me dises ce qui te plaît chez Proust.

– Le héros du livre est un enfant, puis un adolescent, victime d'une sorte d'ensorcellement. Certains noms de villes ou de personnes suscitent devant ses yeux des images tellement fascinantes et excitantes que, quand il a l'occasion de rencontrer réellement ce que ces noms désignent, soit il tombe malade, soit il est affreusement déçu, soit il n'arrive tout simplement pas à faire se rejoindre les suggestions que lui faisait son imagination quand il était seul dans sa chambre, et la réalité qu'il a maintenant devant lui. Si bien que sa vie se déverse dans cet intervalle obscur séparant perpétuellement d'un côté les images et les croyances engendrées par son désir, et de l'autre sa vie réelle. À cela s'ajoute qu'il se sent une vocation d'écrivain, mais ne

parvient pas à se mettre au travail...

– Le pauvre ! Je ne comprends pas le plaisir que tu prends à lire des histoires aussi tristes.

– Ce n'est pas triste, puisque, dès le commencement du livre, le narrateur laisse entrevoir quel est le secret du Temps retrouvé : à savoir, la mémoire involontaire.

– Oui, mais tout de même, il a eu toute sa jeunesse gâchée, il n'a pas su profiter de la vie. J'espère que tu n'es pas comme lui.

– Je ne suis pas comme lui, puisque c'est un personnage de fiction créé par un génie, et que je ne suis qu'un être réel. Mais, pour ce qui est de la jeunesse, oui, la mienne a été en grande partie perdue ; somme toute, c'est le cas de presque tout le monde, non ?

– Comme ta vision de l'être humain est sombre !

On ne comprend pas un livre de la même façon à quarante ans qu'à vingt ans. En relisant le début de la *Recherche*, je remarque qu'il y a surtout un point à propos duquel je suis en désaccord avec le lecteur que j'étais autrefois : celui de la gratitude du narrateur envers sa mère et sa grand-mère, laquelle gratitude me semblait alors pleinement justifiée, mais plus maintenant. Je suis enclin à penser que, si le jeune adolescent des premiers tomes est si plein de reconnaissance pour elles, c'est que ces femmes ne lui ont même pas laissé la possibilité de concevoir qu'il pourrait avoir des besoins qu'elles ne seraient pas en mesure de satisfaire. Elles l'ont tellement entouré de leur attention anxieuse qu'il n'a pu qu'admettre que ce qu'elles pouvaient lui apporter importait seul et que le reste comptait pour rien. Et le lecteur ne peut s'empêcher de voir un lien, que le narrateur lui-même semble ignorer, entre les soins étouffants desquels il est l'objet et son incapacité de se lancer dans la composition de son œuvre ; car ce qu'il appelle le Temps (avec une majuscule) ne se laisse d'abord percevoir que dans les interstices que recèle la vigilance maternelle même la plus implacable.

En ce qui me concerne, je préfère ne pas laisser durer trop longtemps mes visites chez ma mère, auxquelles du reste je ne renoncerais pour rien au monde.

7. INSOMNIE

Je me retrouve devant cet écran de grisaille qui ferme mon horizon et que l'agitation ambiante dissimule (sans l'abolir) pendant le jour. Même aux pires moments de mon adolescence, je n'ai jamais pensé au suicide, parce que je ne parvenais pas à imaginer que la mort pourrait mettre un terme au genre de malaise dont je souffrais. Être ou ne pas être, telle n'était même pas la question ; pour qu'un choix devienne nécessaire, encore faut-il que les deux options soit distinctes l'une de l'autre ; mais si plus rien ne les différencie ? Du reste, si je n'ai jamais pensé au suicide, ça ne signifie pas que je suis hors de portée de sa tentation. Paradoxalement, on peut se suicider parce qu'on souffre de ne pas se sentir vivant.

Le temps est un lac gelé sous la surface duquel je nage à toute vitesse, à la recherche de l'unique trou dans la glace par où je pourrai rejoindre l'air libre. Mais comment le trouver ? Je sais pourtant où il est, mais il me faut de l'humilité pour reconnaître que j'ai besoin de reprendre haleine.

8. GAMALIEL

Je me voue entièrement à l'écriture depuis vingt ans, et pourtant je n'ai pas encore véritablement commencé d'écrire. Or, en vingt ans, de nombreux changements se produisent, et surtout, beaucoup de liens qui semblaient indestructibles se défont. Si bien que la question se pose de savoir, parmi toutes ces trahisons, ces abandons, ces renoncements et ces abjurations, s'il reste quelque chose à quoi il vaut encore la peine de rester fidèle. Elle se pose de façon particulièrement aiguë si cette chose à quoi il faut rester fidèle semblait, à l'origine, inséparable d'une autre qui a, par la suite, été délaissée.

Mes premières tentatives dans l'écriture étaient – c'est du moins comme ça qu'elles m'apparaissaient *alors* – le simple prolongement de mes conversations avec mon ami Gamaliel. Il était à mes yeux le meilleur lecteur que je pourrais jamais espérer avoir, et il ne me semblait même pas envisageable d'écrire quelque chose qui ne lui serait pas destiné en premier lieu. Il m'a fallu revenir sur ces certitudes quand Gamaliel et moi nous fûmes définitivement éloignés l'un de l'autre.

Je n'ai pas vu d'abord que Gamaliel et moi nous nous comprenions de moins en moins ; c'est qu'il était pour ainsi dire devenu une partie de moi, un interlocuteur imaginaire à qui je m'adressais constamment ; mais, entre ce Gamaliel imaginaire et l'autre, le Gamaliel réel, il a fini par ne plus rien avoir en commun. Je devais me livrer à des contorsions toujours plus compliquées pour passer outre ce malentendu, qui a fini par me revenir en pleine figure, un jour qu'en voulant rendre service à mon ami imaginaire j'ai gravement offensé mon ami réel – lui, son entourage, et le mien. Je me suis lourdement reproché cette offense, jusqu'au jour où j'ai compris qu'elle n'avait été de ma part qu'un mouvement instinctif salutaire.

Je l'ai compris au moment où la folie de Gamaliel a éclaté au grand jour. Ma mauvaise

conduite, je m'en rendis compte alors, n'avait été qu'une façon de m'éjecter brutalement hors de la zone d'irradiation de cette folie, moi qui, à cause de la faiblesse de mon caractère et de mon intelligence, était incapable d'en sortir autrement.

Dès lors, de nouvelles questions se posèrent à moi. Car le constat qu'en même temps que tous ceux qui le connaissaient je venais de faire de la folie de mon ami n'affectait pas seulement l'état présent de notre relation : il me forçait aussi à modifier mon interprétation de tout notre passé commun. Car Gamaliel, avec qui j'ai eu les plus merveilleuses conversations philosophiques, et accompli plusieurs voyages inoubliables, Gamaliel, je le reconnaissais désormais, était déjà fou quand je l'avais rencontré ; comment expliquer alors le fait qu'il m'avait fallu vingt-cinq ans pour découvrir sa folie ? Et est-ce que tout ce que j'avais pensé et écrit pendant cette période où j'avais été en contact permanent avec lui n'était pas aussi frappé du sceau de cette folie ?

Il est vrai que cette folie n'empêchait pas, au contraire même favorisait une certaine forme de brio intellectuel, voire de génie. Ce qui rendait fascinante la conversation de Gamaliel, c'est que, chez lui, l'éclat aveuglant de la réponse oblitérait totalement le questionnement angoissé qui avait mené jusqu'à elle. Ses explications rigoureuses concernant l'histoire de l'Occident semblaient sortir de nulle part ; en tout cas, elles dissimulaient adroitement qu'elles n'étaient qu'un remède par lequel un esprit malade tentait, en pure perte, d'apaiser ses tourments. Lesdits tourments se manifestaient parfois à l'intérieur des discours de mon ami, mais ils étaient tellement déformés qu'ils devenaient méconnaissables ; ou bien c'est leur évidence même qui les rendait invisibles, comme la lettre volée dans la nouvelle de Poe.

J'attendais le moment où le talent que je reconnaissais à mon ami lui permettrait de créer. C'est en voyant que ça n'arriverait pas que j'ai commencé malgré moi à concevoir des soupçons, qui n'ont fait que se confirmer avec le temps. L'intelligence de Gamaliel

est, hélas, irrémédiablement stérile.

9. MEYRONNIS

Quand nous sommes sans nouvelles de quelqu'un qui ne nous est pas très proche, nous formons plusieurs hypothèses pour expliquer sa disparition. Tantôt, nous supposons qu'il s'est retiré du monde pour pouvoir travailler librement à une œuvre de première ampleur, ou qu'il a accédé à une vérité qui ne peut être communiquée par les livres et s'est retiré du monde, tantôt nous l'imaginons dépressif, aux prises avec un deuil impossible, sombrant dans la folie, ou malade. À défaut de recevoir une confirmation d'une de ces hypothèses, nous nous habituons à osciller entre les unes et les autres, et finalement l'abîme qui les séparait, quand nous nous plaçons au point de vue de la personne elle-même, se réduit pour nous jusqu'à n'être plus qu'un creux minuscule que nous enjambons sans même y penser.

L'hésitation où me laisse le silence de l'écrivain François Meyronnis est caractéristique de la situation de l'époque, où ce n'est pas seulement Meyronnis qui est porté disparu, mais aussi, la littérature elle-même. Il se publie énormément de romans, mais précisément cette abondance recouvre la question de savoir, pour chacun de ces romans, si l'histoire littéraire à l'intérieur de laquelle il prend place est déjà finie depuis longtemps, ou bien si elle a encore un avenir.

On peut trouver certains de ces romans « virtuoses » ou même « profonds », mais ce ne sont là que de vains jugements tant que nous ne pouvons les établir sur une décision quant à la question de savoir si la littérature est encore fondatrice – au sens où « les poètes fondent ce qui demeure » – ou si elle n'a plus pour fonction que l'agrément.

La raison du retrait de Meyronnis, quelle qu'elle soit, ne présage d'ailleurs pas nécessairement de l'issue de l'incertitude quant à la littérature dans son entier.

10. SOLLERS

Longtemps Philippe Sollers a été pour moi une figure consolatrice, à l'arrière-plan de laquelle je voyais se dessiner un avenir radieux qui m'aidait à supporter la laideur et la brutalité de l'époque. Il y avait, dans l'habitude que j'avais prise de me référer ainsi à lui, quelque chose d'un peu veule, car ce n'était pas tant dans l'œuvre – d'ailleurs remarquable, au moins en partie – de Sollers que je puisais du réconfort, que plutôt dans le fait que l'auteur d'une telle œuvre ait pu acquérir une grande notoriété dans la société du spectacle, et devenir même une autorité éditoriale de tout premier plan.

Sollers n'a jamais accordé d'intérêt aux manuscrits inachevés que je lui ai envoyés. J'aurais sans doute attiré plus facilement son attention si je n'avais eu pour lui (pour sa personne publique) un engouement qui me portait à me mettre tout entier entre ses mains, avec mes insuffisances et mes maladresses, comme un enfant se jette avec confiance dans les bras de ses parents, dont il sait qu'ils lui pardonneront toutes ses fautes.

Aussi, je le vois, il fallait que je perde mes illusions relativement à Sollers. Cela devait faire partie du cheminement qui me mènerait à la maturité littéraire – comme la déception quant à ses parents est inévitablement impliquée par la croissance de l'adolescent.

Mais celle de ces illusions qui était le plus pernicieuse, c'est le pamphlet filmé de Zagdanski qui m'en a définitivement débarrassé. Il y est très peu question des livres de Sollers, sauf pour indiquer 1° qu'à partir de *Passion fixe* l'auteur n'a plus fait que rabâcher toujours les mêmes vérités à l'usage d'un public qui lui était de toute façon acquis d'avance, et 2° que le destin de Sollers était annoncé par une nouvelle de jeunesse, abjurée par l'auteur, *Le défi*, de laquelle le narrateur est l'envers du Sollers qui s'est fait connaître par la suite, comme Maldoror est l'envers du moraliste qui parle dans

les *Poésies*. En revanche, il est beaucoup question dans ce pamphlet de l'influence néfaste qu'a eue, sur la créativité de l'auteur, l'attraction de l'homme pour les plateaux de télévision ; et surtout, de la capacité de la société d'aujourd'hui d'absorber les intellectuels même les plus lucides et de les régurgiter sous la forme d'idoles rigides devant lesquelles se prosterneront mécaniquement le public lettré.

Le film de Zagdanski est édifiant, malgré ses outrances. Il rappelle que, la position de surplomb depuis laquelle pontifie Sollers quand il répond à une interview ou est invité à la télévision, il ne l'a pas atteinte par son travail d'auteur, mais il y a été hissé par des employés subalternes du spectacle qui ont obtenu de lui, en échange de cette faveur qui lui était faite, une promesse de loyauté envers leur patron ; et que Sollers-vedette oblitère les questions posées par Sollers-écrivain – questions qui restent brûlantes, puisqu'elles concernent la possibilité, à l'époque de la technique et du capitalisme, que la littérature bâtisse encore l'habitation de l'homme sur la terre. Et ce n'est pas Sollers lui-même qui résoudra ces questions, si tant est qu'elles puissent et doivent être résolues.

11. ZAGDANSKI

La plupart des écrivains français contemporains que je lisais il y a dix ans, et avec certains desquels j'ai « entretenu une correspondance » – c'est-à-dire que j'ai échangé quelques e-mails avec eux – soit ont cessé de publier, soit ont cessé de m'intéresser. Le cas de Zagdanski jette un éclairage peu flatteur sur le monde littéraire français actuel. Il montre en tout cas que ce monde ne peut plus tolérer la moindre discordance interne, et que ceux dont la voix n'est pas à l'unisson des autres constituent pour lui une menace de mort à écarter au plus vite. C'est ainsi que l'excellent roman *Chaos brûlant* a fait l'objet d'un silence médiatique qui, compte tenu du contexte et de l'influence de certains journalistes culturels, a eu un effet de censure immédiat. Zagdanski a annoncé quelques années plus tard que son roman suivant ne serait pas édité, mais que chacune de ses pages donnerait lieu à une œuvre d'art, et que seuls les acquéreurs desdites œuvres recevraient une copie du livre entier. Plusieurs expositions ont eu lieu, à Paris et à San Francisco. Les tableaux et objets divers recouverts de l'écriture de Zagdanski, accrochés aux murs d'une galerie de la côte ouest américaine, constituent une mise en perspective à la fois poétique et cruelle de la situation actuelle du milieu médiatico-culturel parisien – ce milieu qui n'a pas grand-chose à voir avec la littérature : qu'est-il resté du milieu où évoluait Proust, sinon Proust lui-même ? Mais, tout de même, qu'un écrivain français qui sait ce que penser veut dire décide d'en venir là...

Au cœur de l'œuvre de Zagdanski, il y a cette contradiction voulant qu'un Juif français soit considéré comme un étranger par les tenants numériquement majoritaires d'une culture qu'il reconnaît pourtant comme la sienne, et qui est au moins autant la sienne que la leur. Cette contradiction n'est pas propre à Zagdanski : elle est inhérente à la situation des Juifs en Occident depuis l'Antiquité. Que Zagdanski soit aussi, dans une certaine mesure, en porte-à-faux avec les Juifs – n'a-t-il pas consacré un essai à l'écrivain antisémite Céline, et ne se consacre-t-il pas depuis des années à l'étude de l'œuvre du philosophe antisémite Heidegger ? – cela ne fait pas non plus de lui un cas

unique : il a eu d'illustres prédécesseurs, comme Kafka et Philip Roth. Ce qui, par contre, lui est tout à fait particulier, c'est la vigueur avec laquelle il refuse d'endosser la responsabilité de cette contradiction qui caractérise la judaïté européenne, et maintient que cette contradiction ne doit pas lui être imputée à lui, Juif français, mais plutôt à ceux qui, parce qu'il est Juif, refusent de le reconnaître comme un des leurs. Il a pu ainsi susciter une admiration mêlée d'embarras pendant vingt-cinq ans, en titillant le rapport narcissique et agressif que chacun entretient, en tant qu'individu mais surtout en tant que membre d'une communauté, à sa propre image ; et il n'a pu y parvenir qu'en faisant fond sur les éléments de la culture juive, laquelle, bien que réputée communautariste et fermée sur elle-même, exclut toute forme de narcissisme collectif : le Dieu juif ne peut en aucun cas devenir une vedette de cinéma à laquelle ses fans s'identifient ; il est avant toutes choses un auteur qui ne peut être connu qu'à travers l'interprétation à l'infini de son livre.

Hier soir, j'ai entrepris de lui écrire :

Cher Stéphane Zagdanski,

Faut-il interpréter votre renoncement à la publication comme un aveu de défaite, ou plutôt comme la décision souveraine d'un auteur qui, son œuvre accomplie, se retire ? J'ai toujours pensé que le milieu littéraire – ce milieu duquel, comme vous le savez, les portes me sont restées fermées – ne pouvait être qu'un lieu de passage, que l'écrivain digne de ce nom traverse calmement, non sans susciter, par son calme même, une grande agitation dans son sillage. En a-t-il été ainsi pour vous ? Êtes-vous arrivé à la fin de la traversée d'une contrée hostile, et continuez-vous votre cheminement au milieu d'autres paysages ?

J'ai renoncé à terminer ma lettre, à laquelle Zagdanski n'aurait pas plus répondu qu'aux nombreux e-mails que je lui ai adressés ces dernières années.

12. INVISIBILITÉ

Je n'ai pas à proprement parler une vie clandestine. La clandestinité implique certaines opérations cachées – complots contre ou en faveur de l'ordre établi, trafic de marchandises prohibées, préparatifs d'un crime ou d'un attentat – dont le résultat deviendra public, ou aura en tout cas une dimension sociale. C'est le fait qu'elles soient illégales, et passibles de poursuite pénale, qui rend nécessaires de garder secrètes les activités susmentionnées. Rien de tel dans mon existence, que je n'ai pas besoin de protéger des regards pour qu'elle soit invisible. Rien en elle n'attire l'attention : elle paraît tout simplement insignifiante – et c'est à la rigueur par une insignifiance excessive qu'elle peut finir par attirer les soupçons. C'est pourquoi je suis exposé au risque de m'exagérer les effets d'une reconnaissance publique de laquelle je n'ai jamais bénéficié et probablement ne bénéficierai jamais.

La tendance générale est de considérer la visibilité comme le principal critère de valeur et d'existence. Pour un écrivain, le risque est grand de s'enfermer dans un hypocrite dédain de la célébrité à laquelle il aspire secrètement, mensonge qui – c'est le plus grave – peut finir par l'amener à adapter servilement sa pensée et son style aux exigences qu'il prête à ce public même dont il feint de mépriser l'opinion. Pour les meilleurs, parvenir à transmettre une pensée complexe et nuancée à des lecteurs que l'accoutumance aux médias de masse a rendus grossiers et impatients peut devenir une contrainte stimulante. Ainsi en est-il des écrivains d'aujourd'hui que j'aime, Sollers, Zagdanski, Meyronnis (qui fait moins de concessions encore que les autres à l'esprit du temps) et Haenel. Mais, décidément, il est difficile de conserver, dans le contexte actuel, une notoriété anti-spectaculaire : un des deux termes tend inévitablement à supprimer l'autre.

13. MENDÈS PROFESSEUR

Un ami professeur m'a proposé de donner quelques séances de cours à ses étudiants en lettres, et j'ai accepté, mais, en préparant mon exposé, je suis pris d'une terrible fatigue. L'enseignement m'a toujours semblé être un métier particulièrement rebutant, avant tout à cause de sa nature utilitaire, mais aussi parce que je sais que jamais je ne pourrai assumer, sans me trouver moi-même profondément risible, le rôle de maître. C'est que je me souviens de l'élève que j'ai été, et je sais qu'on n'apprend que malgré soi, et que jamais on n'éprouve de gratitude envers ceux et celles qui nous ont instruits, pour la même raison que l'âne, une fois parvenu au pâturage, n'éprouve pas de reconnaissance pour celui qui l'y a mené à coups de bâtons ; comme l'animal, nous isolons le bienfait dont nous bénéficions des souffrances qui nous ont amené jusqu'à lui. Comment affronter la mauvaise volonté foncière, et pour une bonne part justifiée, des élèves, quand je continue moi-même à la partager ? Et puis, j'ai étudié la littérature dans la solitude de ma chambre depuis plus de vingt ans, sans me préoccuper jamais d'avoir à transmettre mon savoir sous une forme qui le rende assimilable. Cette transmission me paraît tout simplement impossible, au point que je préfère me ruer dans n'importe quel faux-fuyant, et par exemple parler d'auteurs que je n'aime pas, mais qui sont probablement connus des étudiants, et dont l'œuvre présente un caractère didactique qui facilitera ma tâche, plutôt que de me risquer à aborder des œuvres beaucoup plus amples (et pas seulement par le nombre de pages), et desquelles je sais que dès le premier mot que j'en dirai j'engendrerai des malentendus, tant la pensée qui y est contenue est éloignée des habitudes intellectuelles et des préoccupations ordinaires de l'humanité actuelle.

Puisque je me targue d'être écrivain, la transmission de ma pensée devrait me tenir à cœur, et l'occasion qui m'en est donnée devrait me réjouir, et j'ai un peu honte que ce ne soit pas le cas. Je devine qu'avant de pouvoir commencer à donner cours, il faudrait que j'écarte toute une série d'obstacles qui risqueraient d'empêcher que je ne sois

compris. D'abord, l'avenir vers lequel avancent les jeunes gens d'aujourd'hui est selon moi un trompe-l'œil ; les promesses auxquelles il se fient aveuglément – celles de la science et de la technique, desquelles ils ne connaissent même plus le nom, tellement ils sont habitués à baigner en elles – sont périmées, mais, bien que périmées, elles occultent encore, et peut-être finiront par écraser tout à fait, d'autres promesses plus discrètes et plus lointaines, comme les eaux basses d'un fleuve peuvent finir par sembler plus importantes que son cours principal menacé d'assèchement. Ensuite, non seulement ils sont à des années-lumière de pouvoir concevoir que les vrais auteurs, en littérature et en philosophie, parlent déjà depuis un autre avenir, mais en plus, ils sont empêchés de comprendre ces auteurs par la fausse entente de la littérature qui est en vigueur à l'école.

Il y a une belle jeune fille brune avec des petits seins ronds tout à gauche de la deuxième rangée. Elle m'adresse un sourire engageant quand j'entre dans la salle de classe, mais elle n'a pas le pouvoir de me sauver du naufrage qui m'attend. À peine ai-je commencé de parler, qu'un autre moi, sorti je ne sais d'où, fait son apparition, et prend la place de mon moi habituel. Alors que je suis généralement considéré comme une personne réservée, voire timide, et pleine d'humour, me voilà métamorphosé en ludion hystérique, agressif et postillonnant. Jusqu'à ma voix se transforme en une sorte d'aboiement métallique, qui bourdonnera encore dans mes propres oreilles longtemps après la fin de la séance, et me fait craindre, déjà au moment même, que les occupants des salles voisines ne finissent par donner des coups contre les murs pour exprimer leur exaspération et me réduire au silence. Mon ami me laissera entendre, avec délicatesse, que quand je donne cours j'ai tendance à parler un peu plus fort qu'il n'est nécessaire. Ce qui rend l'exercice particulièrement pénible, c'est mon incapacité d'arrêter mes explications au bon moment. Quand tout est dit, je continue, de peur de n'avoir pas été compris, à multiplier les exemples inutiles et les reformulations bancales de mes propres paroles, ce qui ne rend pas les choses plus claires, mais au contraire étouffe les lueurs que j'avais peut-être suscitées initialement chez les mieux disposés de mes

auditeurs. Heureusement pour ceux-ci, j'accompagne mon flot verbal intarissables de gesticulations et de va-et-vient fort divertissants. La réaction de mon public est, comme je pouvais le craindre, d'abord embarrassée, puis franchement agacée, et enfin railleuse et hostile. Dès les premières secondes, certains élèves ont commencé à remuer sur leurs sièges et à échanger des commentaires à voix basse, et j'ai entendu une jeune fille pouffer au fond de l'auditoire. Les regards, d'abord dociles et curieux, se font moqueurs. J'ai l'impression d'être un petit rongeur qui cherche en vain à se concilier les habitants légitimes de la maison dont il occupe les recoins, et qui, se sentant pris au piège, finit par se ruer sur son immense adversaire avec l'énergie du désespoir. C'est ce que je fais : après avoir cherché à amadouer les étudiants par des plaisanteries et des allusions complices à ce que je supposais – à tort – être leurs centres d'intérêt, après avoir fait subir à la littérature, la grande passion de ma vie, une complète dénaturation, qui ne sera pas parvenue à la rendre attrayante aux yeux de mon public, mais me fera honte pour longtemps, après toutes ces serviles tentatives de plaire, en constatant qu'elles ont été vaines, je cède à mon énervement et adresse à mes auditeurs des reproches amers, qui ne les impressionnent nullement, mais me font encore un peu baisser dans leur estime. La belle jeune fille brune passe à côté de moi en sortant, pendant que je replie mes papiers, et m'adresse un dernier sourire penaud qui achève de me dépiter.

14. L'ÉTUDIANTE VÉGÉTARIENNE

Après une autre séance de cours, j'ai l'occasion de parler avec la jeune fille qui m'a souri. Elle s'appelle Raphaëlle, et, comme je l'apprends très vite, elle est végétarienne, non par goût, mais pour des raisons éthiques. Elle m'écoute, avec un grand sourire destiné à me faire comprendre qu'elle a déjà entendu des dizaines de fois le discours que je suis en train de lui servir, lui expliquer que c'est seulement en tant qu'être humain que je peux me sentir concerné par quelque chose comme une responsabilité, y compris une responsabilité envers les animaux ; et que notre langage, qui n'est pas composé seulement de signes comme celui qui a pu être observé chez les abeilles, mais aussi de symboles, met un abîme entre moi et, non seulement les animaux, mais aussi ma propre animalité. « C'est ce que tout le monde répète », me répond-elle évasivement, en sous-entendant que c'est l'idéologie dominante qui s'exprime par ma bouche, mais qu'un jour ceux qui pensent comme elle cesseront d'être minoritaires. Je me souviens d'un petit pamphlet de Saïd contre certains militants écologistes à qui la cause du bien-être animal servait de prétexte pour réclamer l'interdiction du sacrifice du mouton qui est un des rites importants de l'islam. « L'avantage, avec les animaux, m'avait-il expliqué, c'est qu'on peut les enrôler sans leur demander leur avis sous les bannières de n'importe quel projet politique, puisque, de toute façon, quoi qu'on dise en leur nom, ils ne sont pas en mesure de protester ». Quand je rapporte à Raphaëlle les paroles de mon ami, elle me dit que les gens qui pensent comme moi savent toujours « mettre les rieurs de leur côté ». Cet échange commence à me taper sur les nerfs, et visiblement à elle aussi, puisqu'elle change de sujet et trouve rapidement un prétexte pour me fausser compagnie. Voilà comment j'ai déçu la seule de mes étudiantes qui semblait trouver quelque intérêt à mon cours. Je m'éloignai en méditant la remarque qu'elle m'avait faite qu'il ne lui serait pas plus intolérable de manger un morceau de chair humaine qu'une tranche de jambon, et je l'imaginai attablée devant mes propres abats en terrine.

15. LES AMIS DE CLAIRE

Claire a invité quelques amis, auxquels, son mari étant une fois de plus parti en voyage, elle m'a proposé de me joindre. Je me suis brouillé avec presque tous mes amis d'il y a vingt ans, et je ne fréquente plus guère que les proches de Claire, desquels, autrefois, je méprisais les préoccupations et les ambitions. Depuis l'escalier, j'entends le rire puissant de Jean-Alain. Il est Juif – ou, plus précisément, il est issu d'une famille juive de laquelle il a refusé l'héritage spirituel – et homosexuel, et donne des cours d'histoire de l'art dans une université parisienne. En plus de son compagnon Bernard et de lui, Claire a invité Laurence, la seule femme qui soit admise dans son cercle d'amis composé principalement d'homosexuels de sexe masculin. Laurence est assise, les jambes croisées haut, sur un fauteuil bas, et répond à une remarque sarcastique de Bernard tout en rejetant coquettement en arrière son abondante chevelure bouclée noire. Elle est mère de famille, divorcée, dirige un théâtre bruxellois réputé et mène parallèlement une recherche sur la question du genre. Je les embrasse, me sers un verre, mange une olive et m'installe sur le canapé à côté de Claire. Laurence est en train d'exposer un état de fait qu'à son ton alarmé je devine très préoccupant : il s'agit du mécanisme de sélection des jeunes actrices dans le milieu du théâtre belge. Ce sont les metteurs en scène connus, parmi lesquels il n'y a aucune femme, qui, étant en même temps chargés de cours dans les écoles de théâtre, opèrent cette sélection, sur base de la docilité sexuelle des étudiantes. Elle trouve ça scandaleux, et comment ne pas lui donner raison ? Je me pose seulement la question, en faisant rouler un noyau d'olive d'un côté à l'autre de ma bouche, de savoir si c'est vraiment là le principal problème ayant trait aux relations homme-femme par lequel elle soit directement concernée, *elle*. Laurence, dont les parents sont divorcés, est restée très proche de sa mère, et continue, après plus de vingt ans, à en vouloir à son père de l'avoir quittée. Un peu plus tard, comme elle s'est mise à parler de sa mère – un de ses sujets de conversation préférés – Jean-Alain lui dit, avec un sourire qui découvre ses grandes dents immaculées : « c'est vrai, ton père t'a fait beaucoup de tort, non pas comme tu sembles le croire en

abandonnant ta mère, mais en te livrant, toi, pieds et poings liés, à elle. » Laurence le traite de salaud, mais n'est pas vraiment offusquée. Elle est habituée aux attaques de son ami contre sa mère, de laquelle du reste elle se plaint elle-même toutes les semaines dans le secret du cabinet de son psychanalyste.

La conversation de Jean-Alain tourne aussi autour de la question du genre. Il dénonce, quant à lui, l'accaparement dans un sens hétéro-normatif de la théorie des Noms-du-Père, et, de manière générale, l'homophobie qui, en contradiction avec l'enseignement de Lacan, continue à régner parmi les psychanalystes. Il invoque l'exemple de Pasolini pour renvoyer à leur arriération tous les cloisonnements où s'empêtre l'école freudienne : « Que fait-il au long de son œuvre ? Il invente, toujours encore, une nouvelle version du Père. » J'écoute toujours Jean-Alain avec plaisir, d'autant qu'il est très drôle et très cultivé, et je me sens beaucoup plus proche de lui que de tous ceux qui prétendent pouvoir se débarrasser avec un ricanement de la problématique à laquelle il a voué sa vie. Bernard, qui, très sensible et très cultivé lui aussi, est issu d'un milieu ouvrier et a eu une enfance et une adolescence misérable, a un autre cheval de bataille, en plus des droits des LGBT : les rapports de classes. Les femmes, les homosexuels, la classe ouvrière : autant de causes qui situent leurs défenseurs du côté de la négativité sociale. De ce point de vue, rien n'a changé dans les préoccupations intellectuelles parisiennes depuis cinquante ans. Je note pourtant qu'aussi bien Laurence que Jean-Alain et Bernard ont su, moyennant un long combat, se faire une place, l'une dans le milieu du théâtre, l'autre dans le monde littéraire parisien, et tous les trois à l'université, tandis que moi, Nathaniel Mendès, homme, hétérosexuel et issu de la bourgeoisie, je ne suis encore parvenu à me faire reconnaître nulle part. Mes interrogations sont pourtant tout aussi urgentes, et concernent l'avenir de mon corps comme celles des amis de Claire concernent l'avenir des leurs.

Je ne suis pas aussi sûr qu'eux d'être vivant, ni d'avoir un corps, un corps qui n'appartienne qu'à moi, de sorte que je n'aurai jamais aucun compte à rendre de l'usage

que j'en fais. Ce n'est d'ailleurs pas que « mon » corps ne se rappelle pas régulièrement et brutalement à mon bon souvenir, mais, justement, il le fait de façon à me signifier que je ne le possède pas, et que je ne sais même pas quelle est l'histoire dans laquelle s'inscrit sa destinée terrestre.

J'ai bu moins que de coutume ce soir, et, pour m'en récompenser, Claire accepte que je reste avec elle quand ses amis sont partis.

16. I'M OLD FASHIONED

J'ai pris le train à la gare du Midi en direction de La Panne (je prends de temps en temps la fuite pour quelques jours sans prévenir personne ; il y a quelques années, mon secrétaire, Jonathan Mangez, avait même conclu prématurément à ma disparition définitive). Passé Gand, la ligne de chemin de fer traverse des prairies au-dessus desquelles flottait toujours une brume lumineuse quand, au mois d'avril, j'allais passer quelques semaines avec ma grand-mère à la villa familiale. En ce jour de décembre, tout est inondé et seuls les piquets des clôtures et quelques arbres nus séparent le gris des champs transformés en étangs de celui du ciel bas. J'aime retourner toujours aux mêmes endroits, et, comme Claire me l'a fait remarquer un soir en pouffant de rire, c'est pour ça que je lui suis fidèle. Je suis un de ces passéistes qui trouvent toujours que c'était mieux avant, et dont se moquent tous ceux qui aiment à répéter que l'histoire est un aller sans retour et que le progrès technique est irréversible. Ces optimistes ont peut-être raison pour ce qui concerne l'humanité dans son ensemble, mais pas pour la vie de l'individu, puisque chacun est appelé à décliner et à mourir aujourd'hui comme aux temps préhistoriques. La seule spécificité de notre époque de ce point de vue, c'est qu'il n'y pas plus de communication entre la surface animée où l'homme et la machine se fondent toujours plus l'un dans l'autre, et les strates inférieures de l'existence humaine où tout ce qui se passe au-dessus n'a que peu d'effet.

Après s'être arrêté dans des villages de plus en plus isolés, le train arrive à Adinkerke. Il me reste à traverser la rangée des immeubles dont les volets resteront fermés jusqu'au début du congé de Noël, dans quelques jours.

Je suis heureux comme je ne l'avais plus été depuis longtemps, et comme je ne croyais plus pouvoir le redevenir. Le bonheur est une chose très simple pour celui à qui il est accordé, mais il semble très compliqué à obtenir quand on en est privé, parce que le malheur s'accompagne toujours d'une erreur concernant ce qui pourrait le convertir en

son contraire.

Combien de fois n'ai-je pas eu l'impression d'être à la traîne derrière le bonheur qui m'était promis, comme si le bonheur pouvait être atteint et possédé. Non : il est plutôt une résonance entre ce qui arrive, ici et maintenant, et ce qu'il y a de plus lointain.

La rumeur de la mer se transforme en rugissement quand j'atteins le sommet des dunes, et maintenant, elle est là, devant moi.

17. PARMI L'EXIL INUTILE

Dans la salle d'attente de la gare, il y avait un homme qui faisait des mots-croisés et qui visiblement n'attendait aucun train, et restait assis là au milieu de l'agitation des vagues successives de voyageurs en partance pour leur travail ou pour une excursion. Il portait des chaussures de sport blanc sale, un pantalon sombre, une veste à boudins, et un bonnet qui était rabattu sur ses sourcils et empêchait de voir ses yeux. Il avait l'air seul comme un oiseau migrateur resté pris dans la glace quand ses compagnons se sont envolés vers le sud. Je l'ai à peine remarqué au moment même, mais, à trois heures du matin, dans ma chambre d'hôtel, c'est vers lui que se sont spontanément dirigé mes pensées, parce qu'il me figurait ma propre condition, qui en temps normal n'est pas plus visible, à travers les histoires que je me raconte, qu'un filigrane n'est visible à travers l'épaisseur du papier avant qu'on n'approche celui-ci d'une lumière. L'errance sur place, à laquelle est condamné celui qui n'a pas su s'enfuir au bon moment, et qui le voue à assister toujours aux départs des autres –. Mes déambulations ne me mènent nulle part ; il n'y a aucun comité d'accueil caché derrière une porte qui attend mon arrivée et par lequel je serai finalement applaudi, embrassé, félicité.

J'appartiens bien à un temps de transition, et je suis déjà engagé – malgré moi – sur la voie d'un autre âge ; mais voilà, cet autre âge, dont la venue se manifeste par des signes imperceptibles, ne commencera vraisemblablement jamais, et en tout cas, il n'est présent, aujourd'hui, que dans les préparatifs plus ou moins maladroits qui sont faits en vue de son improbable arrivée.

Bruxelles, octobre-décembre 2018

Jonathan Mangez